



HAL
open science

Syntax in Wonderland. Les déconnexions forme - sens et la syntaxe dite mensongère

Monique de Mattia-Viviès

► To cite this version:

Monique de Mattia-Viviès. Syntax in Wonderland. Les déconnexions forme - sens et la syntaxe dite mensongère. *E-rea - Revue électronique d'études sur le monde anglophone*, 2012, 9.2, pp.1-9. 10.4000/erea.2651 . halshs-01021078

HAL Id: halshs-01021078

<https://shs.hal.science/halshs-01021078>

Submitted on 9 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Syntax in Wonderland
Les déconnexions forme / sens et la syntaxe dite mensongère
Monique De Mattia-Viviès

Ce numéro, qui comprend 12 textes inédits, est issu du colloque intitulé « Les déconnexions forme / sens et la syntaxe dite mensongère » organisé par le LERMA (EA 853)¹ les 31 mars et 1^{er} avril 2011 à l'Université d'Aix-Marseille. Il se propose d'envisager quelques exemples de cas où la syntaxe est en décalage avec le sens et/ou ne produit pas le sens attendu. De façon schématique, ce décalage révèle l'existence d'une *déliaison*² possible entre la forme et le sens, entre signifiant et signifié, interrogeant les catégories grammaticales et posant ainsi la question de la définition du signe linguistique, et plus généralement du fonctionnement du langage. L'existence d'une syntaxe en trompe-l'œil³, de ce que l'on pourrait appeler une *syntaxe mensongère*⁴, qui fait apparaître un résidu constitutif dans la langue, que Jean-Jacques Lecercle appelle un *reste* (*The Violence of Language*, 1990), conduit à reconstruire *sous la forme* un sens qui ne lui est pas nécessairement attaché, et qui n'est pas nécessairement intentionnel. De toute évidence, il existe une forme de disjonction, très souvent à l'œuvre dans un certain type d'écriture littéraire (notamment l'écriture moderniste), remettant en cause la conception saussurienne du signe, révélant que signifiant et signifié ne sont pas nécessairement dans un rapport fixe. L'exploration de cette *déliaison* fait précisément l'objet de ce volume. Admettre que le sens n'est pas forcément dans un rapport de symétrie immédiate, au niveau de l'énoncé, avec la forme, et n'est parfois accessible que dans un au-delà du signifiant lui-même, permet d'intégrer à la formalisation linguistique cette part de non intentionnel, qui conduit à un dépassement de la syntaxe comme lieu supposé de maîtrise, comme si la syntaxe n'était pas traversée par ce qui est constitutif du sujet parlant, c'est-à-dire d'être la fois parlant et parlé. Envisager la syntaxe de l'anglais sous l'angle des déconnexions forme / sens conduit ainsi à démythifier la forme comme génératrice d'un sens qui lui est attaché, transparent, comme reflet d'un vouloir dire qui échapperait à l'emprise du langage sur le sujet. La syntaxe deviendrait alors, pour reprendre une idée deleuzienne, un lieu de pouvoir.

La grammaire de l'anglais offre de nombreux cas de syntaxe mensongère, certains ayant fait l'objet d'examens étendus⁵. L'illustration la plus marquante concerne le **discours rapporté** dans l'univers de fiction. La syntaxe devient le lieu du mensonge dans des énoncés où le contexte invalide le sens rapporté, comme dans cet extrait de *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf :

'And it came over me « I might have married you »,’ she said, thinking of Peter sitting there in his little bow-tie; with that knife, opening it, shutting it. ‘Just as he always was, you know’.⁶

L'énoncé, qui se présente comme ayant été verbalisé à haute voix (les guillemets semblent l'attester, ainsi que l'incise *she said*, et la présence de *you know*, construisant un destinataire), est pourtant, dans le contexte, nécessairement intérieur : Mrs Dalloway est en présence de son mari, mais elle pense à Peter Walsh, le rival amoureux de Richard Dalloway, dont elle se

¹ Colloque organisé par Monique De Mattia-Viviès dans le cadre de l'équipe interne du LERMA « Linguistique, traduction et recherches transversales » (LTRT), ex-programme transversal « Langue, style, discours et traductologie ».

² Voir André Green, *La Déliasion*, 1982.

³ Expression empruntée à Grégoire Lacaze (2010).

⁴ Expression empruntée à Laurence Rosier (communication personnelle).

⁵ Voir Monique De Mattia-Viviès (2000, 2006, 2009, 2010) et Grégoire Lacaze (2010, 2011).

⁶ *Mrs Dalloway*, (1925) 2000, Oxford : Oxford World's Classics, p. 101.

dit qu'elle aurait pu l'épouser, et c'est à ce dernier que « you » renvoie. Mrs Dalloway s'adresse ainsi à Peter en pensées. Cet énoncé ne peut donc avoir été prononcé à voix haute, malgré la présence de *she said*, qui semble indiquer le contraire. *La forme est donc démentie par le sens en contexte*. Si l'on traite ce passage comme s'il avait réellement été prononcé, comme si *say* avait son sens habituel, l'on se méprend sur le sens de l'énoncé. Un brouillage s'opère entre l'intérieur et l'extérieur, la conscience des personnages débordant sur le réel. La forme devient ainsi le lieu de tous les dangers, de toutes les instabilités, et dit autre chose que ce qu'elle est censée dire. C'est ainsi la catégorie même de discours rapporté (DR) qui semble devoir être redéfinie : ce n'est pas parce qu'un énoncé répond à la forme du discours direct (DD), qu'il relève sémantiquement du discours direct. L'on comprend alors que le détournement des marqueurs tend à remettre en cause une forme d'interprétation littérale de la linguistique saussurienne qui considère le signe linguistique comme « une entité psychique à deux faces »⁷, dont les deux éléments, signifiant et signifié, « sont institués d'emblée dans un rapport d'association »⁸, qui exclut toute autonomie de l'un par rapport à l'autre. Or l'étude de textes de fiction (notamment du style de Virginia Woolf) révèle qu'il n'en est pas ainsi, qu'une certaine autonomie est possible, ce qui tend à remettre en cause l'assujettissement total du sujet à la langue du fait de l'arbitraire du signe. Si le signifié et le signifiant peuvent être disjoints, une marge de résistance à l'aliénation apparaît. En fait, la forme est génératrice d'un sens qui parfois est perceptible non au niveau du signifiant lui-même (ou d'une somme de signifiants) mais dans un au-delà de la chaîne signifiante. Le signifié du signifiant n'est parfois accessible que dans un au-delà du signifiant lui-même à l'intérieur d'un contexte global. Il ne se situe pas nécessairement dans un rapport de symétrie immédiate, au niveau de l'énoncé, avec la forme. En d'autres termes, le signifiant se déconnecte du signifié comme désignant un référent objectif (extralinguistique) et fonctionne par rapport à un signifié interne à la fiction. La littérature ne parle pas que du monde, elle parle aussi d'elle-même. Le signifiant parle aussi, parfois, du signifiant : le signifié du signifiant est alors le signifiant lui-même. La fiction de Virginia Woolf, et notamment *Mrs Dalloway*, permet une réflexion possible sur les formes signifiantes de DR dont le caractère trompeur est révélateur d'un sens inattendu.

Autre exemple : dans l'extrait de la nouvelle du même auteur, « The Haunted House » (1918) ci-dessous, le DD apparaît sans qu'aucun acte de parole n'ait lieu :

« Safe, safe, safe, » the pulse of the house beats softly. [...]

« Safe, safe, safe, » the pulse of the house beats gladly. [...]

« Safe, safe, safe, » the heart of the house beats proudly. [...]

« Safe ! Safe ! Safe !, » the pulse of the house beats wildly. [...]

À chaque fois, l'énoncé correspond syntaxiquement à du DD, mais au niveau du sens, le DD, enserré de guillemets, renvoie à ce qui ne peut par définition être dit, l'énonciateur étant métaphorique et le verbe *beat* n'étant pas un verbe de parole. L'on peut alors suggérer que si l'on a affaire à du DD au niveau syntaxique, il ne peut s'agir que d'un effet de DD au niveau sémantique. Paradoxalement cet effet de DD, donc cet effet de DR, se transforme en DR du texte dès sa deuxième apparition : c'est la répétition de ce segment qui le constitue comme rapporté, non le fait qu'il se présente syntaxiquement comme du DR. Le changement de ponctuation, les variations au niveau des adverbes, traces de l'intervention narrative, montrent la non-autonomie totale de ces segments, ce qui est le propre du DR. C'est alors plus généralement la catégorie même de DR qui semble devoir être élargie, celle-ci étant non réductible aux deux grands types de report (DD et discours indirect (DI) : il existe des énoncés qui peuvent relever du DR au niveau syntaxique mais non au niveau sémantique,

⁷ Ferdinand de Saussure, (1916) 1980, p. 98.

⁸ Joël Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, 1985, p. 35.

comme cela est le cas dans cet exemple, et qui paradoxalement se constituent en DR au fil de leurs répétitions, et non en raison de leur forme. Ils ont alors une existence propre et même s'ils n'ont été prononcés par aucun personnage, ils acquièrent en quelque sorte le statut de « DR du texte ». Ainsi, si les formes canoniques de DR sont repérables, il y a du DR qui ne passe pas systématiquement par des formes stéréotypées. Cette zone frontière entre le linguistique formel (la structure) et ce qui ne passe pas par une forme syntaxiquement repérable mais produit le même effet est précisément ce qui intéresse la syntaxe mensongère. On trouvera une autre illustration du phénomène de déconnexion, qui prend des formes un peu différentes, dans *Alice in Wonderland* ainsi que dans *The Nursery Alice* de Lewis Carroll⁹. Dans ces deux textes, les pensées d'Alice sont à chaque fois représentées par des citations rapportées en DD qui ne peuvent en aucun cas être fidèles à un énoncé initial fictif tant elles sont construites. La représentation de la pensée doit normalement répondre à deux exigences contradictoires : une exigence de clarté, une exigence d'incomplétude. Or ici clarté et complétude sont de mise, et à un degré tel que la représentation en devient très peu vraisemblable. Certaines citations se donnent même comme fictives : « you ought to be ashamed of yourself », said Alice, « a great girl like you, », (she might well say this), « to go on crying in this way ! Stop this moment, I tell you ! » (p. 14)

On retrouve ce rêve de clarté propre à l'univers carrollien, car les citations d'Alice, outre qu'elles sont calquées sur la communication orale (l'on y trouve même des verbes performatifs : « I declare it's too bad that it is » [p. 17], des dialogues imaginaires, *Please Ma'am, is this New Zealand ? Or Australia ?* [pp. 8-9]), ont souvent fonction d'explicitation : lorsqu'Alice se pose une question par exemple, la simple question très souvent ne suffit pas ; il faut souligner qu'il s'agit d'une question (donc souligner l'acte dont il s'agit, sa valeur illocutoire), par exemple par le biais du mot *question* lui-même, « [...] I suppose I ought to eat or drink something or other ; but the great **question** is 'what ?' » (p. 33), ou le plus souvent par le biais du verbe *wonder* faisant ainsi doublement apparaître son caractère artificiel et la réflexivité de cette écriture visant à éradiquer toute équivoque. C'est comme s'il fallait gommer toute ambiguïté éventuelle, pour donner une illusion de transparence, de verbalité, comme si la pensée n'était que verbale, et communicationnelle. D'où la profusion des « you know » que l'on trouve dans les citations d'Alice, totalement atypiques dans un report d'une pensée, créant une illusion de récepteur, « you » ne pouvant pas répondre. L'on se trouve une fois de plus face à un cas de syntaxe mensongère car la forme de la citation, par son caractère très élaboré, renvoie à un discours origine doublement fictif : outre que le DR dans l'univers de fiction est un construit, l'énoncé n'aurait de toute façon pu être verbalisé en ces termes.

Pour terminer, les deux textes de Carroll contiennent des questions directes déguisées en questions syntaxiquement indirectes. On se rend compte que les citations contenant le verbe *wonder*, introduisant des propositions interrogatives indirectes ouvertes ou fermées, dont la ponctuation origine a en outre souvent été conservée (point d'interrogation), sont légion (p.15, I *wonder* if I've changed in the night ?/ p. 8, but then I wonder what latitude or longitude I've got to ? »). Là encore, pourquoi passer par l'indirection alors que la question directe suffirait ? L'on peut alors se demander si la syntaxe mensongère n'est pas au service de la construction du sens. Le titre pourrait en effet prendre un autre sens : le verbe *wonder*, qu'Alice ne cesse d'employer, aurait alors un sens interrogatif (le sens de *se demander*) et renverrait au questionnement que le *Wonderland* suscite : il y aurait alors un lien entre le pays des Merveilles et l'interrogation qu'il génère, le « Wonder » merveilleux trouvant ses racines dans le questionnement.

⁹ *Alice in Wonderland*, (1897) 1992, New York & London : Norton Critical Edition.
The Nursery Alice, (1890) 2010, London : Macmillan Children's Books.

À un niveau plus phrastique à présent, et toujours dans le domaine du discours rapporté, les énoncés du type *They say he is dead*, où *they* est indéterminé, font apparaître une déconnexion forme / sens. La proposition principale du point de vue syntaxique ne correspond pas à l'acte principal du point de vue sémantique. L'énoncé a les caractéristiques formelles du discours indirect (DI) mais n'en relève pas vraiment du point de vue sémantique car il s'agit moins de rapporter des propos dont la source est indéterminée et indéterminable que de modaliser sa propre assertion. Ce type d'énoncés interroge encore une fois la catégorie même de discours rapporté et sa définition, qui transcende nécessairement la forme.

L'on rencontre le même phénomène dans *Jones believes that the trains are working*, où l'énoncé semble annoncer le report indirect d'une croyance de *Jones*. Or, suivant le contexte, il peut décrire une croyance que le locuteur attribue au sujet, sans que ce dernier ne soit l'auteur d'un acte de parole origine. Ceci est le propre des verbes 'parenthétiques', selon la terminologie mise au point par J. O. Urmson (1963).

Mais la syntaxe mensongère ne concerne pas uniquement le discours rapporté, même si ce dernier constitue le terrain idéal où elle se développe, et parfois prolifère.

La syntaxe mensongère peut également affecter de nombreux autres phénomènes, dont nous allons donner quelques exemples, nous plaçant ainsi dans une perspective non strictement saussurienne.

Les propositions **relatives**, en relation avec le discours indirect ou non, peuvent être le lieu de déconnexions. En effet, les énoncés du type *She didn't buy the dress she said she liked*, qui comportent une proposition relative (\emptyset *she said she liked*) contenant elle-même une proposition principale (*she said*) et une proposition subordonnée complétive (*she liked*), interrogent également sur le rôle de la proposition principale. Correspond-elle à l'acte principal ? Si tel était le cas, l'utilisation de la conjonction *that* devrait être possible. Or, sa présence est manifestement peu acceptable (? *She didn't buy the dress she said that she liked*), et la relative n'a pas pour mission de rapporter les dires de *she*, malgré la forme de l'énoncé, mais bien de déterminer la robe. La subordonnée relative fait apparaître une subordination syntaxique mais non sémantique.

Autre exemple, déconnecté du DR cette fois : certaines propositions **relatives** sont en apparence syntaxiquement déterminatives mais leur fonctionnement sémantique les rapproche des appositives, comme dans *She looked at her shoes which were covered with mud* (Ulrika Dubos, 1990), où la proposition relative, syntaxiquement déterminative, ne détermine en rien l'antécédent, déjà déterminé.

L'on peut également s'interroger sur le hiatus entre la syntaxe et le sens dans un énoncé du type *So completely did they dwarf the surrounding architecture that from the roof of Victory Mansions you could see all four of them simultaneously* (George Orwell, 1984), dont la structure syntaxique est contredite par le sens, la proposition syntaxiquement principale étant sémantiquement subordonnée. L'ordre des mots ainsi que le découpage syntaxique proposition principale / proposition subordonnée ne correspond pas au poids sémantique des propositions. **La structure syntaxique de l'énoncé est contredite par sa structure thématique.**

De même, la déconnexion peut s'opérer au niveau des marqueurs eux-mêmes : la conjonction de coordination **OR** par exemple 'marqueur paradoxal', disjoignant « sémantiquement ce qu'il conjoint syntaxiquement » (Lapaire & Rotgé, 2004), offre un très bon exemple de syntaxe mensongère, de même que les **questions rhétoriques**, en ce que la forme est interrogative mais le sens n'est pas interrogatif. Ces énoncés produisent tout au plus un *effet* interrogatif. On trouve dans *The Nursery Alice* d'excellents exemples de questions syntaxiquement ouvertes, qui sont en fait fermées du point de vue de leur sens en contexte (*But why is the Mouse swimming away from Alice in such a hueey ? Well, the reason is, that Alice*

began talking about cats and dogs : and a Mouse always hates talking about cats and dogs. [p. 12]). Le même phénomène est observé dans les questions fermées, qui apparaissent comme sans choix (le oui ou le non sont sélectionnés par le contexte : *Once upon a time, there was a little girl called Alice : and she had a very curious dream. **Would you like to hear what it was that she dreamed about** ?* [p. 1]). Les réponses sont prévues, ce qui diminue la part du lecteur, et le narrateur impose ses vues au moyen de structures normalement dévolues à l'inverse, c'est-à-dire au questionnement.

Certains énoncés au **passif** se prêtent également à une description en termes de déconnexion. Si leur forme est prototypiquement passive, leur sens en revanche l'est nettement moins, comme le montre l'énoncé *How 'liberation' has brought anarchy to Kabul, and now history is repeated in Baghdad, où is repeated signifie repeats itself* (*The Independent* [UK] 02 July 2003). Comment alors définir le passif ? Une forme passive peut-elle être totalement déconnectée du sens passif ? Inversement, certains énoncés ou segments ne font pas apparaître les marqueurs prototypiques du passif mais ont un sens passif : *Nebraska's diverse landscape supports a diverse variety of huntable wildlife*. Il apparaît que l'adjectif *huntable* a un sens passif (*that can be hunted*), même si l'énoncé n'en a pas la forme (Jean Albrespit, 2007).

Les **verbes à montée du sujet** (*seem, appear, happen, be sure to, cease*, etc.), les verbes de dire ou **d'opinion au passif** (*say, believe, report, rumour*, etc.), se prêtent également à ce type d'analyse car leur sujet syntaxique ne correspond pas à leur sujet sémantique. Les verbes **activo-passifs** (*the book reads well*) et les verbes décausatifs (*the door opened, the branch broke*) offrent également de bonnes illustrations.

Autre cas : les structures **clivées** (It be X *that* / *wh-* Y), où X correspond au focus et Y au présupposé, comportent parfois des focus qui ne correspondent pas à une information nouvelle, à un élément mis en relief mais qui servent de charnière avec ce qui suit, comme le montre *It was in the face of such opposition that the first Protestant missionary to China, Robert Morrison, arrived at Canton in September 1807* (Françoise Dubois-Charlier, 1997). Le focus est ici connu, alors que ce qui suit, censé être présupposé, ne l'est pas. Le focus syntaxique de l'énoncé clivé annonce, contre toute attente, l'information nouvelle.

Dans le domaine du groupe nominal, les structures du type *A little comfy kennel of a house, A fine figure of a man*, font apparaître que le noyau syntaxique (N1, *kennel*) n'est pas le noyau sémantique du SN (N2, *house*). Une relation d'identification métaphorique est créée entre les deux noms, et la structure **N of N** se départ alors de son fonctionnement habituel tel qu'il est illustré dans des cas typiques comme *the top of the mountain*, où N1, *top*, est le noyau syntaxique, et N2, *the mountain*, complète ce noyau et le localise, et fonctionne comme point de départ de la relation (*the mountain has a top*). Ici c'est l'inverse qui se produit : la tête syntaxique semble bien être N2, *a house*, laquelle est comparée à *a kennel*. *Of* ne sert plus ici à différencier deux éléments, mais à les identifier : *the house is like a kennel*.

La **morphologie des noms** offre quelques cas de déconnexion intéressants : les noms à nombre libre du type *barracks, species* etc., possèdent un morphème pluriel tout en pouvant avoir un sens singulier, et déclencher des accords singuliers. Une forme de déconnexion morphologique s'opère alors. L'on constate le même phénomène avec les noms à nombre fixe du type *police, cattle, gentry, clergy*, etc., qui sont morphologiquement singuliers mais sémantiquement pluriels et sont toujours suivis du pluriel (*pluralia tantum*). Le cas des reprises par le pluriel d'un nom singulier comme dans *the speaker can pronounce a judgment without clearly committing themselves*¹⁰ est également intéressant à analyser en termes de déconnexion.

On évoquera pour terminer les constructions du type *Her married bliss had been bliss indeed* (I. Murdoch, *The Nice and the Good*, 1968, cité par C. Guimier et G. Garnier, [1997]), fondées sur une hypallage, qui mettent en scène une rupture entre la portée syntaxique de l'adjectif et son support sémantique, les cas de métonymie, comme dans *she went scarlet all over her face*,

¹⁰ Énoncé emprunté à l'article de Christopher Desurmont, publié dans le présent numéro.

où le conflit entre l'analyse en constituants syntaxiques et l'interprétation sémantique est patent, *she* représentant *her face* par métonymie. De manière plus générale et pour terminer ce bref survol, les tropes, et notamment la métaphore, se prêtent à une analyse en termes de syntaxe mensongère. À partir de quel moment le sens se délie-t-il de la forme ? Le sens métaphorique peut-il être premier ? Certaines expressions peuvent-elles être toujours déconnectées d'un sens littéral ? L'expression *rain cats and dogs* par exemple peut-elle être interprétée au sens littéral, ce dernier faisant référence à une situation imaginaire ? Qu'en est-il de *kick the bucket*, dont l'interprétation littérale est tout à fait possible car l'expression ne renvoie pas à une situation imaginaire ? Ces questions, on le voit, sont au cœur de la syntaxe mensongère.

Les articles du volume se proposent d'approfondir ces thématiques en suggérant de nouvelles pistes, ou proposent d'autres illustrations possibles du phénomène. Certains textes ouvrent même la problématique à d'autres domaines comme la didactique de l'anglais, l'apprentissage d'une langue étrangère, et les langues imaginaires. *Tous font apparaître la langue comme en équilibre précaire, entre ordre et désordre.*

L'article de **Jean Albrespit** examine les reprises en *they* d'un antécédent à morphologie de singulier (de type : *After a doctor graduates from medical school, they must take a licensing exam*). Son dessein est de rendre compte des facteurs qui permettent de passer outre les contraintes syntaxiques d'accord en nombre, ce qui nous plonge au cœur de la problématique de la syntaxe mensongère telle qu'elle a été définie.

Prenant pour objet d'étude l'incipit du roman de William Faulkner, *Sanctuary*, ainsi que le début du roman de Don DeLillo, *Underworld*, **Pierre Cotte** s'intéresse à la notion fondamentale de *hiérarchie* - syntaxique, sémantique et pragmatique - et analyse les différentes hiérarchies sémantiques qui peuvent figurer au sein d'un énoncé dans leur rapport à la syntaxe. L'analyse met au jour que la hiérarchie *syntactique*, dont la caractéristique principale est d'être stable et intangible, permet tous les effets, et que ces derniers ne sont possibles que parce que la structure syntaxique a du sens, et que celui-ci ne change pas. Il apparaît ainsi que les effets, par nature variables, se construisent sur du stable, du non variable, et que « la syntaxe dit toujours sa vérité pour construire un discours mensonger. »

Catherine Delesse étudie certains verbes de dire ou d'opinion au passif, qui peuvent se construire soit avec une montée du sujet <X is said to V>, soit avec extraposition de complétive <It is said that>. Ces structures rappellent le discours rapporté, mais l'on peut se demander si elles servent à rapporter des discours. Ce point est fondamental dans une optique de déconnexion. **Christopher Desurmont** s'intéresse à l'emploi d'adjectifs évaluatifs (EA) comme *brave, clever, crazy, foolish, silly, wise* dans la construction <NP + be + EA + toV>, *You'd be crazy to sell today*. Contrairement aux apparences, il semblerait que celle-ci relève non d'une « prédication d'individu », mais d'une « prédication incertaine » (*unclear predication*). Ce point de vue est ici défendu en impliquant le statut syntaxique de l'enchâssée, son statut sémantique, le préconstruit à l'origine du jugement adjectival. L'angle d'approche plus formel éclaire de manière très originale le phénomène de syntaxe mensongère. **Geneviève Girard-Gillet**, quant à elle, s'attache à montrer que s'il est communément admis que la syntaxe d'une phrase et sa sémantique fonctionnent de manière harmonieuse, la syntaxe impose parfois ses propres règles, et qu'inversement, la sémantique peut « tordre » certaines règles syntaxiques pour permettre à l'énonciateur une meilleure stratégie communicative.

L'article de **Sara Greaves** et de **Marie-Laure Schultze** étend la problématique à un autre domaine, montrant en quoi le principe de dissociation de la forme et du sens est pertinent dans le cadre d'une didactique des langues étrangères fondée sur la création. L'opinion selon

laquelle l'on doit d'abord maîtriser la forme pour produire du sens est prise à revers, ce qui fait tout l'intérêt de ce texte. **Bénédicte Guillaume** s'intéresse au subordonnant *since*, qui peut introduire une subordonnée circonstancielle de temps ou de cause. Elle examine les cas où le subordonnant déclenche une ambiguïté quant à la nature temporelle ou causale de l'utilisation de la subordonnée, ce qui permet d'aborder la problématique sous un angle nouveau. L'article de **Christelle Lacassain-Lagoïn** a pour objet l'analyse de la déconnexion entre forme et sens dans les énoncés où figurent les verbes de perception à emploi dit copule (*look, sound, smell, taste et feel*). Il apparaît que, dans ce type d'énoncés, le sujet grammatical n'est pas le sujet logique du verbe et que ces énoncés copulatifs présentent tous un phénomène de compression syntaxique et sémantique motivé par l'application d'un principe d'économie langagière. Ici encore, une approche plus formelle permet de mettre en évidence la place importante qu'occupent les phénomènes de déconnexion dans la syntaxe de l'anglais. **Grégoire Lacaze** se propose de mettre en évidence quelques cas de déconnexion entre la forme signifiante et le signifié dans des énoncés en discours direct. Comme il est dit plus haut, un énoncé s'analyse parfois comme du discours direct sur le plan syntaxique mais une analyse pragmatique-sémantique réfute l'appartenance de cet énoncé au domaine du discours rapporté. Cette étude très minutieuse tente de mettre au jour les éléments qui favorisent l'émergence d'un phénomène de déconnexion forme-sens. L'article de **Paul Larreya** propose une ébauche de typologie formelle de la métaphore et de la métonymie, phénomènes au centre de la syntaxe mensongère. Sont d'abord examinés leurs caractéristiques mentales puis un ensemble de processus dont la nature n'est pas fondamentalement langagière, auxquels on peut donner le nom d'*identification métonymique*.

Ruth Menzies, comme Sara Greaves et Marie-Laure Schultze, fait une incursion hors du domaine de la syntaxe proprement dite pour examiner les projets de langues imaginaires et idéales qui fleurissent en Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles, élargissant ainsi le périmètre de la syntaxe mensongère. Son article vise à analyser la manière dont la féministe Suzette Haden Elgin a mis au point une langue imaginaire et idéale (appelée Láadan) conçue pour permettre aux femmes de parler leur propre langage, non investi par les mots des hommes. Elle montre comment cette langue imaginaire se construit à la lisière entre réalité et fiction, entre vérité et mensonges.

Bertrand Richet, enfin, analyse le connecteur *OR*, fondamentalement disjonctif et au centre de la problématique, comme réintroduisant de la verticalité dans une forme de représentation essentiellement horizontale. Il étudie comment l'alternative est syntaxiquement construite tout en étant restreinte par des données pragma-sémantiques, comme cela semble être le cas avec des constructions telles que *Or else, Or so* et *Or what*, entre autres.

Toutes ces études apportent une contribution importante dans le domaine, et permettent d'étendre de manière quasi-infinie les possibilités d'une syntaxe mensongère.

Si la forme et le sens ne sont pas dans un rapport fixe, la linguistique post-saussurienne se doit de rendre compte de ce décalage et de ses répercussions sur le fonctionnement de la langue. C'est ici, autour de la notion de déliaison, qu'on la prend en un sens purement grammatical, ou qu'on lui donne une portée beaucoup plus générale, que la linguistique a des incidences évidentes sur d'autres domaines comme la psychologie et la psychanalyse : si dans certaines pathologies comme la paranoïa, différents signifiants ont le même signifié, si dans les premières années de sa vie, l'enfant accuse une absence de compréhension des expressions métaphoriques, en tout cas des expressions qui sont les plus éloignées de leur sens littéral, et que ce n'est que plus tard que les métaphores sont comprises et produites, posant ainsi la question de savoir si le littéral est premier par rapport au métaphorique, la déconnexion forme/sens est au cœur de l'activité langagière, qu'elle soit pathologique ou « normale ». Par ailleurs, tout comme dans le rêve où le sens littéral est en décalage avec le sens profond, la langue peut parler. Il y a d'ailleurs dans les écrits de Freud des réflexions qui nous

renseignent sur le fonctionnement du langage, même si Freud ne parle pas du langage ordinaire mais de la rhétorique onirique. Le rêve parle, il existe un langage de l'inconscient, auquel on peut trouver un sens très éloigné du sens littéral. C'est ce que décrit Benveniste dans un article consacré notamment à la psychanalyse freudienne, dans lequel il montre que le sens profond d'un texte écrit peut très bien être opposé à ce que les mots ont l'air de signifier :

C'est ainsi qu'opère la signification à l'intérieur du rêve. De même, un discours qui essaie de vous émouvoir peut vous pousser à une certaine conduite sans jamais la prôner. Vous avez là de la rhétorique, c'est-à-dire un sens second, différent du sens littéral et agissant sur l'affectivité¹¹.

En somme, « la langue est tout à la fois autonome et non autonome, gouvernée par des règles et hors loi, arbitraire et motivée, stable et corrompue » (Jean-Jacques Lecercle, 1990, p. 60). C'est le lieu même de la dualité radicale, qui ne peut que générer débats et conflits. La syntaxe mensongère trouve donc sa place au cœur des préoccupations du linguiste. Parler n'est jamais neutre.¹² *La langue promet et déraille en même temps*¹³.

¹¹ « Ce langage qui fait l'histoire ». *Problèmes de linguistique générale*, tome II, p. 36. Voir également son célèbre article : « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne ». *Problèmes de linguistique générale*, tome I, 75-87.

¹² Titre d'un ouvrage de Luce Irigaray, 1985.

¹³ André Green, *Du Signe au discours. Psychanalyse et théories du langage*, 2011. Citation attribuée à Paul de Man.

Bibliographie

- ALBRESPIT, Jean. 2007. « Atypical Passives ». *Études Anglaises* 4. Paris : Klincksieck/Didier Érudition. 466-482.
- BENVENISTE, Émile. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- . 1974. *Problèmes de linguistique générale 2*. Paris : Gallimard.
- COTTE, Pierre. 1996. *L'Explication grammaticale de textes anglais*. Paris : P.U.F.
- DE MATTIA-VIVIÈS, Monique. 2000. *Le Discours indirect en anglais contemporain. Approche énonciative*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.
- ., 2006. *Le Discours indirect libre au risque de la grammaire*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.
- ., 2009. « The Passive and the Notion of Transitivity ». *Review of European Studies*, Vol. 1, n°2. Jenny Zhang (ed). 94-108.
- ., 2010. « Du discours rapporté mimétique aux formes intrinsèquement hybrides ». *ANGLOPHONIA-SIGMA* 28/2010. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. 151-180.
- DELESSE, Catherine. 2006. « Les structures du type "X is said to/is reported to V..." : discours rapporté ou modalité épistémique ». *Approche(s) linguistique(s) et/ou traductologique(s)*. Catherine Delesse (éd). Artois Presses Université, Collection Traductologie. 29-52.
- DOR, Joël. 1985. *Introduction à la lecture de Lacan*. Paris : Denoël.
- DUBOS, Ulrika. 1990. *L'Explication grammaticale du thème anglais*. Paris : Nathan.
- GIRARD, Geneviève. 1994. « Cease + to + V / stop + V + ing et la notion de 'sujet identique' ». *SIGMA* 16. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence. 59-70.
- GREEN, André. 1982. « Le double et l'absent ». *La Déliaison. Anthropologie, psychanalyse et littérature*. Paris : Hachette, coll. « Pluriel ».
- . 2011. *Du Signe au discours. Psychanalyse et théories du langage*. Paris : Ithaque.
- GUIMIER, Claude et Georges GARNIER. (1997) 2005. *L'Épreuve de linguistique à l'agrégation d'anglais*. Paris : Armand Colin.
- IRIGARAY, Luce. 1985. *Parler n'est jamais neutre*. Paris : Éditions de Minuit.
- LACAZE, Grégoire. 2010. *L'Introduction du discours direct en anglais contemporain : entre contrainte(s) et liberté(s)*. Thèse de doctorat. Université d'Aix-Marseille.
- ., 2011. « De l'incise au segment contextualisant : un changement d'horizon dans l'introduction du discours direct ». *Études de Stylistique Anglaise* N°1. 25-44.
- LAPAIRE, Jean-Rémi et Wilfrid ROTGÉ. (1992) 2004. *Réussir le commentaire grammatical de textes*. Paris : Ellipses.
- LECERCLE, Jean-Jacques. 1985. *Philosophy through the Looking-Glass. Language, Nonsense, Desire*. London : Hutchinson.
- ., 1990. *The Violence of Language*. London : Routledge.
- MILNER, Jean-Claude. 2002. *Le Périple structural. Figures et paradigme*. Paris : Éditions du Seuil.
- MOESCHLER, Jacques & Anne REBOUL. 1994. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris : Éditions du Seuil.
- SAUSSURE, Ferdinand de. (1916) 1980. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SEARLE, John. 1979. *Speech Acts*. Cambridge : Cambridge University Press.
- TODOROV, Tzvetan. 2002. *Devoirs et délices. Une vie de passeur*. Paris : Le Seuil.
- URMSON, J. O. 1963. « Parenthetical Verbs ». *Philosophy and Ordinary Language*. C. Caton (ed.). Urbana : University of Illinois Press. 220-246.